BARBARA POLLA

Le Divin Fripon, « *speculum mentis* », et la chasse à la mort

Laurent Perbos, enfant, regarde pensif sa boîte de crayons de couleurs (Dorothée Dupuis) ; il joue dans la cour des couleurs et rêve à quand il sera grand. Quand il sera grand il jouera au football avec le plus grand ballon du monde. Il sera dans les buts et regardera la lumière.

Je sens le soleil sur ma chair
Il perce mon corps jusqu'au cœur
Si doux ce moment de chaleur
Tout s'en va au but avec la lumière
(Emmanuel Latreille, *Perbos' Song*)

Depuis, Laurent Perbos a grandi et on le compare désormais à Picasso (pour les formes) et à Jeff Koons (pour les couleurs) – à moins que ce ne soit le contraire (Michel Poitevin).

Moi, je découvre Laurent Perbos dans son atelier de Marseille, dans une petite rue bordée de parpaings, grâce à Marcel Marette. Un atelier bien rangé, comme il se doit pour quelqu'un qui aime les lignes. Marcel Marette se tient en retrait, je regarde et je me crois dans une cour de récréation d'adolescents rigoureusement délirants, drôles et rudes, convaincus et ouverts, qui regardent le monde, désespérés mais débordant d'énergie pour le (re)construire, le colorer, l'art-chitecturer. Et Laurent Perbos m'explique comment il joue : il me décrit chaque pièce avec une perspicacité étonnante de sa propre pratique. Je regarde, j'écoute, et je vois apparaître soudain, derrière l'artiste, le Divin Fripon, le joueur par excellence. Il me fait un signe complice, le Divin Fripon, il sait que j'aime bien les tours qu'il joue au monde entier, il rit, le lutin, l'enfant intérieur, et joue avec son jouet favori. Miroir de l'esprit,

il est la joie dionysiaque, la légèreté, l'enfant en l'homme, l'intouchable farceur, le charme même, la drôlerie aussi : il est légende. L'un des mythes les plus répandus au monde : « Il y a peu de mythes dont nous puissions affirmer avec autant d'assurance qu'ils appartiennent aux plus anciens modes d'expression de l'humanité ; peu d'autres mythes ont conservé leur contenu originel de façon aussi inchangée. [...] Il est manifeste que nous nous trouvons ici en présence d'une figure et d'un thème, ou de divers thèmes, doués d'un charme particulier et durable et qui exercent une force d'attraction peu ordinaire sur l'humanité depuis les débuts de la civilisation. »[1]

Le mythe du joueur donc. Laurent Perbos poursuit sa visite, avec le plus grand sérieux. Je vois, je comprends et j'apprécie les fondamentaux : les couleurs primaires, Mondrian, le parpaing, la sphère et la ligne ; les terrains de jeu, terrain de football, terrain de tennis, terrains de création ; les larmes et les flèches ; la rigueur et la dérision. Mais derrière l'épaule, encore le Divin Fripon qui me fait des clins d'œil – et qui, enfin, pointe son doigt vers la seule pièce que l'artiste ne m'aura pas commentée, là haut, accrochée au plafond de l'atelier.

Et c'est cette pièce là que j'emmènerai, dans mon cœur et dans l'exposition « L'Oiseau volé », en quittant l'atelier. Il est rare d'inclure un artiste supplémentaire dans une exposition de groupe en cours d'exposition. Mais les cages de lumière que j'ai découvertes en regardant vers le plafond étaient irrésistibles. De simples cages, en fil de fer, assez rudimentaires, mais qui contiennent des oiseaux d'exception : des oiseaux de lumière. Un couple d'inséparables, modestes barres de néons arc-en-ciel ; un rouge-gorge, ampoule clignotante comme la frémissante gorge de ces humbles et mirifiques oiseaux de terre et de feu ; de petits canaris, jaunes comme il se doit, tout un groupe dans la troisième cage. La pièce la plus emplie de rêve de l'atelier, parce que ces cages-là sont incapables d'enfermer : la lumière n'est nullement retenue, empêchée, par la forme qui la contient mais, au contraire, elle en sort, nous parlant de liberté plus que d'enfermement, de rayonnement vital quel que soit l'environnement, une lumière qui nous dit tous les possibles de notre propre condition d'êtres toujours enfermés, ne fut-ce que dans notre propre enveloppe corporelle.

Une œuvre étonnement désordonnée, avec son côté artisanal-pas-peaufiné, parmi les travaux très structurés de Perbos – est-ce pour cette raison qu'il l'avait accrochée presque hors de ma vue et qu'il ne me l'avait point présentée ? Une œuvre qui nous parle d'espace intérieur. Et en effet, en partant avec les trois cages – trois cages, une œuvre – j'ai eu l'impression d'emmener avec moi l'espace même de l'atelier. Oui, cette œuvre a ceci de très particulier qu'elle n'est pas seulement œuvre, elle n'est pas seulement plaisir, elle n'est pas seulement lumière : elle est une occupation très particulière de l'espace, elle contient son propre espace, elle est creuse mais déborde de son propre espace. Elle est une concrétisation parfaite du « speculum mentis » que nous évoque le Divin Fripon – est-ce pour cela qu'il a voulu me la faire voir ?

Et je repense aux œuvres de Claudio Parmiggiani et comment le sculpteur savait à la fois occuper, délimiter, et contenir l'espace en ses œuvres. Dans le bijou littéraire qu'est *Stella Sangue Spirito* [2], Parmiggiani écrit : « L'espace qui entoure l'œuvre est une partie physique de l'œuvre ; ce n'est pas un espace à l'intérieur duquel l'œuvre se situe, mais un espace qui est un élément constitutif du travail. C'est pourquoi l'œuvre ne vit à son maximum que dans un espace particulier, car un espace particulier est un élément idéal et non interchangeable. Dans ses déplacements, l'œuvre devrait transporter avec elle l'espace même où elle est née. Un travail vu de l'atelier n'est plus le même exposé dans un musée. L'espace rattache l'œuvre au monde, sans cet espace, l'œuvre est orpheline. L'œuvre est une créature vivante... ». C'est exactement ce qui se passe avec les cages de Perbos : elles transportent avec elles l'espace même où elles sont nées. Créature vivante, cette œuvre de Perbos contient l'espace essentiel à l'intérieur d'elle-même. De Marseille à Paris, dans « L'Oiseau volé » (septembre 2014, commissaire Paul Ardenne), jusqu'à la Côte d'Or où elle trouvera demeure chez un collectionneur passionné, elle se déplace avec son espace, à la fois mental et réel. Et je me mets à espérer que quelqu'un aura l'idée de proposer à Laurent Perbos d'illuminer ainsi une forêt entière, urbaine de préférence. On entendrait alors chanter des oiseaux de lumière.

Mais les cages de Perbos vont plus loin encore, et nous parlent aussi de finitude, de chasse et de mort. Car l'art – même et surtout quand il est aussi ludique que celui de Laurent Perbos – est toujours un jeu avec la mort, un jeu contre la mort. Pascal Quignard parle de chasse : la mort nous chasse et gagne toujours. Mais le chasseur – joueur par excellence, tout comme l'artiste – essaie d'inverser la donne. Perbos a chassé les oiseaux, les a mis en cage, et les oiseaux sont morts, soit au cours de la chasse, soit dans leurs cages. La mort gagne toujours, n'est-ce pas ? Mais l'artiste inverse la donne et remplace la mort par la lumière. Ses oiseaux en habits de lumière vont dans mon esprit jusqu'à évoquer la tauromachie. « La tauromachie est un espace du théâtre de la vie dans lequel le toréador met sa vie en jeu et il se joue là quelque chose de bien plus important que le spectacle, quelque chose en lien avec la déité, que Picasso a perçu et exprimé » (paroles de Jacques Coulais, dit « Pictor Maximus », 1955-2011, conversation personnelle).

Perbos, alors, avec ses oiseaux, comme Picasso avec ses taureaux ?

---

1 - Carl Gustav Jung, Paul Radin et Karoly Kerényi, *Le Fripon divin: un mythe indien*, Éd. Georg et Cie, Librairie de l'Université, 1958.
2 - Claudio Parmiggiani, *Stella Sangue Spirito*, sous la direction de Stefano Crespi, Pratiche Editrice, Turin, 1995.